

Le pourquoi du spectacle : motivations relatives à la consommation de pornographie chez les hommes gais

Simon Corneau
Centre for Research on Inner City Health

Geneviève Rail
Université Concordia

Dave Holmes
Université d'Ottawa

ABSTRACT Pornography consumption appears to be more accepted and normalized among gay males than among heterosexual men. Nevertheless, what motivates the consumption of pornography remains understudied. Using a poststructuralist approach, we conducted an exploratory audience research that allowed us to document the motivations of consumers of gay male pornography through the narratives of twenty users from Toronto (Canada). Using a thematic and a critical discourse analysis, we found that the motivations can be grouped around four main concepts: sexual satisfaction, fantasy exploration, escapism, and finally, protection from others. Our critical discourse analysis suggests that participants construct their subjectivity from alternative discourses on sexuality, dominant discourses on individualism, consumption and health, and contradictory discourses on risk. Using society of spectacle, society of consumption, scientia sexualis and ars erotica as main theoretical concepts, we conclude that pornography is part of the apparatus [dispositif] of sexuality in the Foucauldian sense, an apparatus that maintains sex at a discursive level.

KEYWORDS *Critical discourse analysis, audience research, gay male pornography, poststructuralism.*

RÉSUMÉ *L'usage de la pornographie semble plus accepté et normalisé chez les hommes gais que chez les hommes hétérosexuels. Les motivations de consommation de la pornographie au sein de cette population demeurent toutefois méconnues. Notre étude exploratoire d'auditoire nous a permis de découvrir les motivations de consommation de la pornographie gaie dans les récits de vingt utilisateurs de Toronto (Canada). Les motivations*

Simon Corneau est stagiaire postdoctoral des IRSC au ACHIEVE Research Partnership: Action for Health Equity Interventions, Centre for Research on Inner City Health, Hôpital St.Michael's, Université de Toronto. Courriel : simotawa@yahoo.ca **Geneviève Rail** est Professeure titulaire et Directrice, Institut Simone de Beauvoir, Université Concordia. Courriel : gen.rail@concordia.ca **Dave Holmes** est Professeur titulaire et Vice-doyen (Études), Faculté des sciences de la santé, École des sciences infirmières, Université d'Ottawa. Courriel : dholmes@uottawa.ca

décélées par l'analyse thématique sont : la satisfaction sexuelle, l'exploration des fantasmes, la fuite, et enfin la protection contre l'autre. L'analyse critique de discours quant à elle nous dévoile que les hommes interviewés prononcent des discours alternatifs sur la sexualité, des discours dominants sur l'individualisme, la consommation et la santé, et des discours contradictoires sur le risque. Nous avons pu mettre en lumière le fait que la pornographie fait partie intégrante du dispositif de sexualité qui maintient le sexe à un niveau discursif.

MOTS-CLÉS *Analyse critique de discours, étude d'auditoire, pornographie gaie, poststructuralisme*

La société érotique-publicitaire où nous vivons s'attache à organiser le désir, à développer le désir dans des proportions inouïes, tout en maintenant la satisfaction dans le domaine de la sphère privée. Pour que la société fonctionne, pour que la compétition continue, il faut que le désir croisse, s'étende et dévore la vie des hommes.

Michel Houellebecq, 1998

L'industrie pornographique est très lucrative (Deleu, 2002; Ploton, 2004) mais les consommateurs et consommatrices se veulent et demeurent discrets. Comme le mentionne Arcand (1991), on en sait très peu sur ceux-ci. Selon lui, la pornographie est un phénomène social et pour en arriver à bien le comprendre, la voix des personnes qui en font la consommation est une variable dont on ne peut faire l'économie. Comme la pornographie est un médium qui véhicule certaines représentations sur le sexe biologique, le sexe social et l'acte sexuel, l'effet discursif des messages pornographiques doit être compris à partir de la perspective de ceux et celles qui consomment le produit.

La pornographie est essentiellement un terrain discursif qui véhicule une panoplie de discours sur le sexe, discours qui produisent des effets certains chez les consommateurs et consommatrices (Arcand, 1991, 1994). En effet, tout comme Arcand (1991), nous estimons que la pornographie peut moduler et influencer les pratiques et les goûts sexuels et peut servir de refuge dans une société qui exige beaucoup de l'individu. Ce terrain discursif est, selon certains, à même de jouer un rôle important dans la formation de l'identité sexuelle ainsi que dans les pratiques et les expériences sexuelles (Hardy, 2004). Chez les hommes gais, la consommation de pornographie semble normalisée et mieux acceptée en ce sens qu'elle peut servir à valider les pratiques sexuelles entre hommes. Duggan et McCreary (2004) soutiennent en effet que les hommes gais consomment davantage de pornographie que les hétérosexuels, tout en étant plus confortables avec ce médium et ce, dans la mesure où la pornographie est perçue comme « faisant partie » de la culture gaie.

La recherche sur les motivations liées à la consommation de la pornographie chez les hommes gais est un champ peu exploré et on parle bien plus souvent des effets d'une telle consommation. Attwood (2005) soutient que ces motivations doivent être considérées en fonction des contextes d'utilisation et des types d'auditoire. Son analyse ne prenant pour ancrage que la population hétérosexuelle, aussi au plan

empirique les motivations liées à la consommation de la pornographie chez les hommes gais demeurent méconnues.

Sommairement, au plan théorique, deux grandes perspectives prédominent dans le champ de la pornographie gaie. Mentionnons d'emblée que pour les fins de notre recherche, les perspectives présentées se limitent à la pornographie gaie masculine et font état de ce qui a été écrit sur le sujet sans inclure les débats généraux concernant la pornographie. Plusieurs théoriciens ou théoriciennes de la pornographie sont absents car ils n'ont pas explicitement traité de la pornographie gaie masculine. La première perspective, dite « pro-pornographie », comporte des arguments utilitaristes et fonctionnalistes et des éléments de défense de la pornographie provenant de certains courants théoriques « *queer* ». Ces courants accordent une fonction positive et cruciale à la pornographie gaie, laquelle est considérée comme outil potentiel de libération politique et de validation de désirs longtemps qualifiés de déviants et marginaux (Bronski, 1984; Burger, 1995; Dyer, 1992; Green, 2000; Pendleton, 1992; Sherman, 1995; Stychin, 1992; Waugh, 1985). Selon cette même perspective, la pornographie gaie peut également servir à véhiculer des messages de prévention des maladies en insistant sur l'importance du port du condom (Levine, 1998; Watney, 1997) ou servir d'outil d'éducation au désir homosexuel (Dyer, 1994; Fejes et Petrich, 1993; Sherman, 1995). Certains arguments *queer* soutiennent que la pornographie est libératrice car elle offre l'occasion de créer et d'assumer des identités sexuelles alternatives (Chatterjee, 2001; Norton, 1998; Wilton, 1997). Ces arguments ne représentent pas en eux-mêmes la pensée *queer* dans son ensemble mais reflètent la perspective de certains penseurs qui se sont penchés spécifiquement sur la pornographie gaie masculine. Par exemple, selon Berlant et Warner (1998) qui s'inscrivent dans le courant *queer*, bien qu'offrant un certain potentiel de validation et de visibilité pour les hommes gais, les représentations sexuelles ne sont pas nécessairement et automatiquement libératrices et ne remettent pas toutes en question elles-mêmes l'hétéronormativité ambiante.

La deuxième perspective, dite « anti-pornographie », prend son ancrage à même la pensée féministe radicale anti-pornographie de Dworkin et MacKinnon (1988) qui incluent les hommes gais dans leur critique de la pornographie comme outil de subordination. Ce courant radical ne fait pas à lui seul état des divers arguments féministes. Par exemple, Rubin (1995) soutient une position féministe qui défend la pornographie. Ici encore une fois, nous avons privilégié les écrits concernant la pornographie gaie masculine. La perspective anti-pornographie, lorsqu'elle est utilisée pour théoriser la pornographie gaie masculine, soutient que les effets négatifs de la pornographie gaie s'apparentent à ceux de la pornographie hétérosexuelle : oppression et objectivation de l'être humain (Fejes et Petrich, 1993). Les effets de la consommation de la pornographie peuvent se faire sentir au plan de l'estime de soi dans la mesure où les spectateurs admirent les corps et se les représentent comme des idéaux à atteindre (Bersani, 1988; Crawford, 1996; Kendall, 1993, 1995, 1997, 1999, 2004; Stoltenberg, 1990). La pornographie gaie peut donc être vue sous des jours différents selon la perspective théorique adoptée. Mais qu'en est-il des expériences des consommateurs? Quelles sont leurs motivations de consommation et à quels discours font-ils appel quand ils expliquent leur consommation de pornographie?

Considérations théoriques

Au cours des dernières décennies, il y a eu un changement de paradigme dans le champ d'étude de la pornographie. Les théories les plus récentes, dont nous nous réclamons, tentent de situer la pornographie dans un contexte socioculturel plus vaste au lieu de se limiter aux effets potentiels sur les personnes. On parle donc de la pornographie à titre d'objet culturel et de produit de consommation (Attwood, 2002). Ce nouveau paradigme met l'accent sur le « narcissisme » des consommateurs puisque la sexualité est vue comme objet de consommation (Attwood, 2002). Comme l'affirme Attwood, « l'accent mis sur les auditoires, apparent dans plusieurs formes d'analyse culturelle, demeure sous-développé en ce qui concerne la pornographie et les autres types de représentation sexuelle » (p. 103, traduction libre). Pour la présente étude, nous considérons donc cette perspective ainsi que des approches provenant de trois auteurs-clés : Baudrillard (1970) et sa notion de société de consommation, Debord (1967) et sa notion de société du spectacle ainsi que Foucault (1976) et ses notions de *scientia sexualis* et *d'ars erotica*.

Selon Baudrillard (1970), les objets nous rappellent sans cesse notre absence à l'autre, et la frénésie de la consommation nous éloigne de la sexualité comme expérience exaltante. Ainsi, en l'absence de contact avec l'autre, nous nous retrouvons entourés de ce que Baudrillard appelle la puissance des signes : « Le réel, nous le consommons par anticipation ou rétrospectivement, de toute façon à distance, distance qui est celle du signe » (p. 30). Le « signe » est un concept pertinent pour notre propos car la pornographie peut représenter le « sexe-signé » où la sexualité sentie et ressentie par le corps au contact de l'autre est remplacée par l'image consommée. Le sexe-signé est ainsi le reflet d'une sexualité dirigée par l'image où la satisfaction est calculée, individuelle et purement utilitariste. Pour reprendre Baudrillard, le corps est réapproprié non pas selon les finalités du sujet mais « selon un principe *normatif* de jouissance et de rentabilité hédoniste, selon une contrainte d'instrumentalité directement indexée sur le code et les normes d'une société de production et de consommation dirigée » (p. 204). L'image donnée ou consommée montre des signes concernant le corps comme objet de désir et non comme objet par lequel on obtient des sensations. Comme le suggère Baudrillard, le contact humain « ne relève plus de l'intimité, du sensuel, mais de la signification sexuelle calculée » (p. 208). Dans l'économie des signes, la nouveauté est exaltée et encouragée afin de produire davantage de signes et d'objets propres à être consommés. Comme la pornographie est une marchandise de consommation, la profusion et la multiplication des signes et des objets sur le sexe qu'elle porte avec elle et en elle font en sorte qu'elle relègue la sexualité à un bien de consommation comme un autre.

La notion de société du spectacle de Debord (1967) est en lien avec la notion de société de consommation de Baudrillard. Debord soutient que le spectacle peut endormir les foules. Tout en donnant l'illusion de rassembler les gens, le spectacle ne fait que les séparer. Le spectateur accepte ce qui est montré et ses propres désirs deviennent aliénés. Comme le soulève Debord en parlant de l'individu dans une société du spectacle, « plus il contemple, moins il vit; plus il accepte les images dominantes du besoin, moins il comprend sa propre existence et son propre désir »

(p. 31). La notion de spectacle nous est utile car la pornographie peut être interprétée en fonction de spectacle du sexe. Le spectacle est un objet qui véhicule des choix déjà faits pour l'auditoire : « Sous toutes ses formes particulières, information ou propagande, publicité ou consommation directe de divertissements, le spectacle constitue le *modèle* présent de la vie socialement dominante. Il est l'affirmation omniprésente du choix *déjà fait* dans la production, et sa consommation corollaire » (p. 17). Considérer la pornographie comme un spectacle nous permet d'avancer qu'elle nous donne à voir le *déjà fait* ou le *déjà fantasmé*, le *déjà sexualisé*, le *déjà pensé et codé*. L'individu accède ainsi à ce que Mayné (2001) qualifie de plaisirs immédiats mais standardisés : « plaisirs mineurs mais au moins garantis et à l'accès immédiat, ce qui a pour effet d'accroître l'homogénéisation des goûts et des comportements » (p. 62).

Les comportements sexuels sont liés au savoir sur le sexe et ce savoir peut s'obtenir de deux façons : la *scientia sexualis* et l'*ars erotica*. L'*ars erotica* renvoie à un savoir qui s'acquiert par l'expérience du corps et de ses plaisirs. Il est produit directement par l'expérience corporelle et sensuelle du plaisir pris en lui-même et non de ce qui est dit sur cette expérience. Selon Foucault (1976), nos sociétés occidentales seraient passées d'une vérité sur le sexe relevant d'un *ars erotica* à un savoir sur le sexe (*scientia sexualis*). La *scientia sexualis* produit son savoir par le discours que l'on prononce sur le sexe; ce que l'on dit sur le sexe et ce qu'il dit sur nous finissent par nous définir. La *scientia sexualis* de l'époque moderne serait donc, selon Foucault, une science-aveu qui en est arrivé à codifier l'information en discours d'une apparente crédibilité scientifique : « C'est au travers de ce dispositif qu'a pu apparaître comme vérité du sexe et ses plaisirs quelque chose comme la sexualité » (p. 91). Notre sexe nous définit car nous avons été amenés à le poser sous l'angle de science – science associée à un contexte où des mécanismes de pouvoir s'occupent à extirper cet aveu porteur de vérité. Foucault parle donc d'une société perverse car on parle du sexe, on le fait parler et on construit de toutes pièces les perversions par le biais d'une rigoureuse mise en discours qui au fond ne fait que masquer le sexe comme expérience corporelle apprise dans le plaisir de cette expérience. À l'opposé d'un *ars erotica*, c'est un véritable « dispositif » de sexualité que l'Occident est arrivé à produire. Selon Foucault (1994), un dispositif est : « Un ensemble résolument hétérogène, comportant des discours, des institutions, des aménagements architecturaux, des décisions réglementaires, des lois, des mesures administratives, des énoncés scientifiques, des propositions philosophiques, morales, philanthropiques, bref : du dit, aussi bien que du non-dit. Le dispositif lui-même, c'est le réseau qu'on peut établir entre ces éléments » (p. 299). Et c'est à l'intérieur même de ce dispositif que nous sommes prisonniers d'un savoir organisé sur le sexe, supposé détenir la clé de ce que nous sommes. On ne peut pas comprendre la pornographie sans la mettre dans le contexte moderne de la *scientia sexualis* dont elle émane et dont elle fait partie.

Considérations méthodologiques

Notre étude exploratoire s'inscrit dans une perspective théorique et méthodologique poststructuraliste selon laquelle nous nous intéressons à analyser les récits des participants pour aller voir non seulement ce qu'ils disent mais comment ils le disent, le langage étant considéré comme une pratique sociale et culturelle qui porte en elle

divers discours (Wood et Kroger, 2000). Nous nous intéressons notamment aux discours sociaux dominants ou alternatifs à l'œuvre dans le langage et les pratiques discursives des participants (Sim, 2001) ainsi qu'à la façon dont ces participants deviennent des « sujets », c'est-à-dire se positionnent au sein de certains discours et se constituent en sujets par le biais de ces discours.

Pour les fins de la présente étude, nous nous sommes entretenus avec vingt hommes qui consomment de la pornographie gaie. (Tous les participants ont signé un formulaire de consentement et cette étude a reçu l'approbation du comité d'éthique universitaire.) Les critères d'inclusion étaient d'avoir 19 ans et plus, d'être un homme, de consommer de la pornographie gaie et d'être en mesure de s'exprimer soit en anglais, soit en français. Nous avons assigné un pseudonyme à chacun des participants afin de garder leur anonymat. Nous nous sommes entretenus avec seize hommes anglophones et quatre hommes francophones de la région métropolitaine de Toronto. L'âge moyen de ces hommes était de 37 ans. L'échantillon se composait majoritairement de Caucasiens (quinze hommes) mais comprenait également deux « Latinos », un « Juif », un « Africain de l'Ouest » et un homme de l'« Asie du Sud-est ». Ces caractéristiques renvoient à des concepts différents (race, langue, religion, région) mais correspondent à la façon dont les participants se sont décrits en s'insérant dans la catégorie « Autre ». À la question de l'orientation sexuelle, dix-neuf de ces hommes se sont identifiés comme « gais » et un comme « bisexuel ». Neuf participants ont répondu qu'ils détenaient un baccalauréat, six un diplôme d'études collégiales, trois une maîtrise, tandis qu'un participant avait un diplôme d'études secondaires et un participant ne détenait aucun diplôme. La majorité des hommes de notre échantillon consomment de la pornographie à tous les jours (douze participants), six participants en consomment une fois par semaine, un participant en consomme une fois par mois et un participant en consomme moins d'une fois par mois. Nous avons procédé au recrutement à l'aide de la méthode « boule de neige » où un participant à l'étude nous renvoie à d'autres participants potentiels. Cette méthode de recrutement est utile et appropriée lorsque la visibilité sociale des participants est faible (Biernacki et Waldorf, 1981).

Nous nous sommes inspirés de l'ethnographie pour certains éléments méthodologiques de l'étude. Bien que notre approche n'ait pas requis la présence soutenue du chercheur au sein du groupe étudié, nous envisageons l'ethnographie sous un angle plus vaste, soit la production de descriptions et d'explications riches sur un phénomène donné (Hammersley et Atkinson, 1995). L'ethnographie s'intéresse aux comportements culturels pris au sens large (Schwandt, 2001). Nous ne prétendons pas que nos participants (les hommes gais consommateurs de pornographie gaie) font intrinsèquement partie d'une sous-culture particulière mais nous suggérons qu'ils possèdent certaines caractéristiques en commun : orientation sexuelle et consommation d'un bien culturel particulier. L'approche ethnographique est également de mise lorsque le chercheur ne vise pas à valider des hypothèses préconçues (Lewis-Beck, Bryman et Futing Liao, 2004), cherchant plutôt à explorer de nouvelles avenues d'étude à travers l'examen de pratiques sociales et culturelles particulières (Sedlack et Stanley, 1992; Wood et Kroger, 2000). Des entretiens semi-dirigés ont été utilisés afin de colliger nos données. Vu que peu d'études empiriques

existent sur notre sujet de recherche et que notre démarche se voulait exploratoire, le concept « pornographie » n'a pas été circonscrit a priori. Nous avons laissé le champ ouvert afin d'explorer les expériences de consommation chez les usagers. Les participants ont expliqué dans leurs propres mots ce que la pornographie signifie pour eux et comment ils la définissent; cependant, la question des dimensions matérielles et technologiques, comme le type de contenu et le type de médium utilisé, a été délibérément ignorée.

L'analyse des entretiens s'est déroulée en deux temps : une analyse thématique suivie d'une analyse critique de discours. L'analyse thématique était de rigueur afin de rendre compte des thèmes émergents des entretiens. L'analyse thématique se prête bien aux études exploratoires (Paillé et Mucchielli, 2003) puisqu'elle sert à mettre le contenu substantif des entretiens en ordre et lui donner du sens. Dans le but de dégager les tendances principales dans les entretiens, nous avons pu documenter l'émergence de certains thèmes, faire des regroupements et aussi des liens entre les thèmes pertinents à notre propos (Paillé et Mucchielli, 2003).

Nous avons ensuite procédé à une analyse critique de discours afin d'interroger davantage les récits des participants pour documenter comment ces derniers se positionnent et se construisent au sein des discours (dominants ou résistants) en lien avec la pornographie et la sexualité. L'analyse critique de discours permet de voir de quelle façon certains discours sociaux sont reproduits ou résistés (Phillips et Jorgensen, 2002; van Dijk, 2001). Notre analyse nous a permis d'identifier les « vérités » qui parcourent la pornographie et surtout les représentations que les participants s'en font. L'analyse critique de discours nous a également permis de voir quels discours interpellent les participants et comment cette interpellation se reflète dans les récits qu'ils offrent au sujet de ce qui les motive à consommer de la pornographie. Associée à l'approche poststructuraliste, l'analyse critique de discours porte aussi sur le langage et sur la façon dont il construit et contraint la personne qui parle et pense (Fairclough, 2003). Comme le mentionnent Ravel et Rail (2007), cette forme d'analyse permet d'explorer les récits, de les interroger, de voir de quelles façons les personnes se positionnent face à différents discours véhiculés et de mettre en lumière quels éléments de pouvoir traversent leurs propos.

Résultats

Les motivations de consommation

L'analyse thématique des récits recueillis nous révèle que les motivations liées à la consommation de la pornographie sont plus nombreuses, subtiles et complexes que la simple satisfaction sexuelle. Les thèmes qui émergent des entretiens indiquent que la pornographie peut être utilisée comme outil de satisfaction sexuelle, comme outil d'exploration de la fantasmagie, comme outil de fuite et, enfin, comme outil de protection contre l'autre. Notons que, dans le but de fournir un contexte aux propos, nous indiquons à la suite de leurs pseudonymes l'âge des participants ainsi que la fréquence de leur consommation de pornographie : quotidiennement (Q), hebdomadairement (H), mensuellement (M) ou moins d'une fois par mois (M-).

Satisfaction sexuelle

La satisfaction sexuelle est la motivation la plus souvent mentionnée par les participants. En effet, ceux-ci ont dit consommer de la pornographie à des fins de gratification sexuelle, comme outil de satisfaction sexuelle ou de substitution à l'acte sexuel et comme solution rapide et efficace pour répondre à un besoin sexuel. Ce thème renvoie aux extraits se référant à la stimulation sexuelle, l'excitation, la masturbation, la substitution à l'acte sexuel, la substitution à un partenaire, le fait de se faire plaisir et tout ce qui se rapporte à l'aspect utilitaire comme solution rapide pour répondre à un besoin sexuel. C'est donc pour se satisfaire sexuellement que certains utilisent la pornographie, mais c'est également en réponse à l'absence d'un partenaire sexuel. L'aspect d'efficacité et d'utilité de la pornographie comme solution rapide et immédiate pour répondre à un besoin sexuel est ressorti chez plusieurs participants. En effet, la pornographie est vue comme une solution rapide pour un manque de temps. Bernard (39 ans, H), par exemple, fait mention de l'aspect utilitaire et rapide de la pornographie en la comparant à la malbouffe :

Je consomme probablement plus de pornographie quand je suis célibataire parce que ça remplit. Ça remplit artificiellement un rôle d'intimité. Ça remplit un rôle d'une étrange façon. Si t'as faim, tu peux manger un *Big Mac*, vrai? Je veux dire, c'est pas le meilleur repas mais ça remplit.

Raoul (44 ans, Q), pour sa part, consomme de la pornographie comme solution rapide pour lui éviter d'investir temps et énergie pour rencontrer quelqu'un :

Je n'ai juste pas le temps d'aller dans un bar gai à passer la soirée à boire et me ramasser quelqu'un. C'est un investissement, c'est un gros investissement juste pour du sexe. La porno est plus commode. J'imagine que ce que j'en retire, d'une certaine façon, c'est que je jouis : je jouis rapidement, chez moi quand j'ai le temps et ça n'implique personne d'autre que moi.

Exploration des fantasmes

L'exploration des fantasmes est une autre motivation mentionnée par plusieurs participants. Que ce soit par manque d'imagination ou pour la recherche de la nouveauté, lorsque l'imaginaire ne suffit pas, on se tourne vers la pornographie pour alimenter ou découvrir ses fantasmes. Pour Bernard (39 ans, H), la pornographie lui permet de fantasmer : « Ça me permet de plonger mes pensées dans ce que je regarde, ça m'aide à imaginer, ça m'aide à fantasmer et j'aime le fantasme, c'est important pour moi de fantasmer. » Pour Hugo (H) (36 ans, Q), la pornographie est un outil qui peut lui donner du nouveau matériel fantasmatique :

S : Tu as mentionné utiliser la pornographie pour fantasmer?

H : Oui. Pour moi, un fantasme, c'est une chose dans mon imagination qui m'excite sexuellement.

S : Mais la pornographie n'est pas ton imagination?

H : Ça me donne des nouvelles idées parce que ça fait longtemps que je suis célibataire.

Comme le laisse entendre la dernière réplique d'Hugo, la pornographie peut donner de nouvelles idées mais, pour plusieurs, elle peut également mener à des comportements réels. En effet, pour la majorité des participants, le « fantasme » est quelque chose que l'on souhaite reproduire dans la réalité, ce qui ne rejoint pas la définition plus commune du terme. [Selon Perron, un fantasme renvoie essentiellement à « une production psychique imaginaire présentant la structure d'un scénario, au sens du théâtre ou du cinéma, au service de la réalisation du désir. Il peut s'agir d'une production consciente, d'une rêverie diurne développée par le sujet qui se procure ainsi imaginairement une satisfaction érotique » (2002, p. 576).] Le fantasme est donc construit discursivement par les participants comme étant une variation de la sexualité qui excite sexuellement. Pour les participants qui ont parlé de « fétiche » [selon lequel dans les mots de Lussier, « le recours compulsif à un objet non sexuel de par sa nature propre est devenu une condition indispensable pour l'accès à la jouissance dans les rapports sexuels avec une autre personne » (2002, p. 604)], la construction discursive est semblable à celle du fantasme. Ainsi, Bastien (39 ans, Q) mentionne qu'un fétiche « est quelque chose qui excite sexuellement, donc ça peut être n'importe quoi » et ses dires font écho à ceux de Bernard (39 ans, H) qui suggère qu'un fétiche est « une nuance particulière de la sexualité qui excite sexuellement ». Bien que d'une perspective sexologique ou étymologique ces deux concepts diffèrent grandement, les participants les ont construits similairement. De plus, pour une majorité, on souhaite reproduire le fantasme/fétiche dans la réalité.

Donald (52 ans, Q), par exemple, parle de concrétiser le fantasme (« Moi, je pense que c'est quelque chose qu'on devrait éventuellement tenter de réaliser ») et Hervé (45 ans, H) va dans le même sens en mentionnant qu'un fantasme est quelque chose qui arrivera éventuellement en réalité. Enfin, Adolphe (31 ans, H) va un peu plus loin en suggérant que le simple fantasme n'est pas suffisant à moins d'être exécuté : « Je suis dans une période de ma vie où je suis rarement satisfait par les fantasmes seulement. J'ai habituellement besoin de les expérimenter. » Pour une minorité de participants ayant parlé de fantasme, celui-ci représente quelque chose de personnel et intime qui relève de l'imaginaire et qui demeurera à ce stade. Le narratif de Jim (41 ans, Q) illustre bien cette position :

Beaucoup de trucs sexuels qui m'excitent vraiment sont des choses qui pourraient être dangereuses à faire. Quand je laisse vraiment aller mon imagination, je veux être attaché, être utilisé, être abusé et c'est pas quelque chose que je me vois faire en réalité... Je sais logiquement que les choses qui m'excitent sont dommageables mais, d'un autre côté, c'est une question de goût et j'y peux rien.

La fuite

La pornographie comme fuite renvoie à des aspects plus ludiques et utilitaristes. Les participants ont parlé de certaines motivations sous l'angle de libération de frustrations, de libération de tensions, de moyen de se détendre, connaître un autre

état, tourner son attention vers autre chose, passer le temps et être intime avec soi-même. L'extrait d'entretien avec Fabrice (28 ans, Q) fait mention des telles motivations à consommer de la pornographie : « C'est une façon pour moi de relâcher du stress et de prendre du temps pour décrocher un peu et se faire plaisir d'une façon personnelle. » Bernard (39 ans, H) mentionne que la pornographie libère certaines frustrations mais est également un moyen comme un autre de passer du temps : « Je pense que c'est un outil que les gens peuvent utiliser pour aider à libérer certaines frustrations et c'est sexuellement gratifiant. Je l'utilise pour jouir et c'est aussi comme une gardienne. Si je m'ennuie, c'est une façon de perdre du temps. » Considérant la pornographie comme outil de fuite, Bernard (39 ans, H) fait le rapprochement entre la pornographie et d'autres produits pouvant être utilisés pour induire une forme de détente :

L'homme, depuis le début des temps, mâche des feuilles ou boit des trucs ou n'importe quoi pour se sortir de soi-même pour un bout de temps. La pornographie est une façon plus moderne de faire ça. C'est comme boire un verre de vin, c'est comme fumer un joint. C'est un moyen pour quelqu'un de se sortir de son état normal, de se transcender. Ça peut être positif mais ça peut être négatif aussi.

La fuite du réel a été mentionnée par d'autres participants. Par exemple, Adolphe (31 ans, H) note que lorsqu'il est dans une période où il se sent plus déprimé, il utilise la pornographie pour fuir certaines émotions négatives :

Pendant ces périodes, j'utilisais plus de pornographie pour fuir, pour fuir ce que je ressentais ou ce que je vivais à ce point là dans ma vie et ça devenait de plus en plus automatique que je commençais à en avoir de plus en plus besoin. Dans les périodes les plus dures, j'en avais vraiment besoin et au lieu de faire ce que je devais faire et ce que je ne voulais pas affronter, je regardais de la porno.

Comme en fait foi cet extrait de l'entretien avec Victor (37 ans, Q), la pornographie est également utilisée pour fuir dans un monde de fantasmes et voir ce qu'on n'a pas toujours l'occasion d'avoir, en l'occurrence une forme d'activité sexuelle avec quelqu'un d'autre :

C'est le fun à regarder, c'est une bonne distraction. [...] La vie va vite et c'est une bonne manière de se distraire. C'est comme un monde de fantasme dans lequel je peux m'enfuir pour 15 ou 20 minutes. C'est bien de pouvoir tourner mon attention sur quelque chose qui est le fun. Le sexe, c'est agréable et tu peux pas toujours en avoir mais tu peux toujours en regarder.

La protection contre l'autre

Ce dernier thème a été mentionné par plusieurs participants et peut se diviser en deux sous-thèmes distincts : la protection physique contre l'autre (c'est-à-dire la protection face aux risques inhérents aux contacts sexuels et aux risques d'attraper une MTS ou le VIH) et la protection émotionnelle (c'est-à-dire consommer pour éviter le rejet potentiel d'un autre homme, pour éviter de rencontrer l'autre et pour se protéger face aux risques inhérents aux relations humaines). En ce qui a trait au premier sous-

thème, le récit de Gaston (26 ans, M-) illustre bien la façon dont l'utilisation de la pornographie constitue, pour bon nombre de participants, un moyen sain de se protéger contre les risques de propagation du VIH/SIDA qui sont inhérents aux contacts sexuels :

Souvent, plein de gens ne se protègent pas et ne veulent pas utiliser de moyens de protection et veulent du sexe sans condom. Il y a tellement de choses qui se passent, il y a tellement de maladies dans la communauté que je préfère rester chez moi, lire un magazine porno ou regarder un film porno et jouir comme ça. Pour moi, c'est plus sain parce que t'es seul et il y a personne d'autre avec toi.

Quant au sous-thème traitant de la protection émotive, les dires d'Hugo (36 ans, Q) sont assez représentatifs lorsqu'il mentionne que la pornographie agit comme remède au manque de l'autre et qu'elle représente pour lui un « pansement pour [s]a solitude et [s]a tristesse ». Raoul (R) (44 ans, Q), quant à lui, parle de l'utilité de la pornographie pour se protéger face au rejet potentiel d'un autre. Il mentionne que la pornographie joue un rôle protecteur face aux risques émotifs qui peuvent découler des rencontres entre hommes :

R: J'ai déjà été rejeté et je ne veux pas être rejeté encore. L'idée de sortir et d'avoir du sexe avec d'autres hommes représente un risque trop fort que je sois rejeté encore.

S: Un risque émotif?

R: Oui, un risque émotif, que je me fasse mal et je ne veux pas ça. Mais j'ai encore des pulsions sexuelles et j'utilise la pornographie pour libérer mes tensions sexuelles. Ma vie sexuelle est devenue « dans ma maison », elle est devenue facile et satisfaisante en quelque sorte. Je peux travailler fort et revenir chez moi et me satisfaire sexuellement avec le fantasme à travers la porno mais après un bout de temps ça devient... je ne veux pas dire vide, mais ça devient utilitariste.

Discours en jeu

Comme le mentionne Attwood (2005), la recherche qualitative est de mise pour repérer des pistes souvent ignorées par le paradigme positiviste qui prédomine dans les études sur la pornographie. Notre cheminement nous a permis de documenter davantage un sujet peu étudié et de mettre en lumière, par le biais de l'analyse thématique, le fait que la consommation de pornographie gaie est motivée par la satisfaction sexuelle, l'exploration des fantasmes, la fuite et la protection contre l'autre. L'analyse de discours qui a suivi a permis d'examiner encore plus en profondeur les récits des participants pour mettre jour les discours en jeu.

Discours alternatif sur la sexualité

Ce discours est présent partout dans les réponses des participants. Il est alternatif par rapport aux discours courants en société puisqu'il présente l'homosexualité comme normale/normalisée et il résiste donc aux discours hétérosexistes qui semblent dominer le monde et donner à l'homosexualité un statut de perversion, de maladie ou,

à tout le moins, de déviance (Lips, 1997). Ce discours alternatif possède de un élément de normalisation qui va dans le sens général des discours de la communauté gaie (c'est-à-dire « c'est normal d'être gai »), mais qui ne va ni vers l'hyper-normalisation (c'est-à-dire les gais qui reproduisent des comportements *stéréotypiquement* hétérosexuels tels que le mariage, la vie de couple, les enfants, etc.) ni vers l'hyper-déviance (pensons à certains éléments *queers*). Les récits des participants sont empreints du discours de la validation où ils peuvent voir dans la pornographie des éléments de « savoir-faire » dans un contexte où la sexualité entre hommes est vue comme possible et exempte de désapprobation social. La pornographie est dès lors utilisée par les participants pour se redonner un sens de normalité et constater ce qu'il est possible de faire entre hommes.

Discours dominant sur l'individualisme

Nous avons pu voir que ce discours est très présent dans les récits des participants. L'individualisme est prisé et valorisé dans les sociétés occidentales; il véhicule l'idée que l'individu à lui seul peut atteindre la réussite et bâtir son bonheur à partir de ses propres efforts. Comme conception politique, il établit la primauté des droits et intérêts individuels sur les valeurs communautaires (Allik et Raelo, 2004). L'individualisme évacue la notion de devoir envers la communauté; la liberté de choix est privilégiée et l'individu n'est plus subordonné à une communauté d'appartenance ou, plus largement, à la société (Allik et Realo, 2004). Dans cette conception politique, l'individu peut se construire de la façon dont il le souhaite, sans égard aux forces structurelles, sociales et culturelles qui peuvent le limiter, dans une situation où les institutions politiques jouent un rôle minimal au plan des interventions, avec le moins d'ingérence possible dans les libertés individuelles (Allik et Raelo, 2004).

Selon un tel discours sur l'individualisme, la pornographie est un outil de choix pour gérer sa propre sexualité sans se faire déranger par les exigences ou les normes en place dans la société en général ou dans le milieu gai. Certains participants ont mentionné ne pas vouloir s'exposer à certaines institutions du milieu gai (les bars entre autres) considérant que c'est un investissement de temps et d'argent trop important pour ce que ça peut rapporter, le rejet de la part de l'autre étant une conséquence possible. Dans un contexte où l'individualisme prédomine, les participants ont mentionné utiliser la pornographie afin de répondre rapidement à un besoin sexuel dans leur intimité; l'individu est libre de gérer sa jouissance sans avoir à subir les contingences sociales, personnelles et communautaires inhérentes aux rencontres sexuelles.

L'envers de la médaille de l'individualisme est la solitude, et ce thème est également ressorti dans les récits des participants. Ce qui est intéressant à noter par contre est le fait que les participants ont mentionné se sentir seuls, souffrir en quelque sorte de solitude, en utilisant la pornographie pour pallier à l'absence de l'autre. Ce discours montre que les hommes de notre étude sont capables de verbaliser certains besoins et leur vulnérabilité, ce qui ne va pas nécessairement dans le sens de « l'homme individuel », distant et coupé de ses besoins émotifs. Parler du « manque de l'autre » dénote en quelque sorte cette envie de la rencontre de l'autre et, même si l'individualisme est fortement dépeint dans les récits, on voit quand même poindre le désir du contact.

Discours dominant sur la consommation

Une caractéristique importante d'une société de consommation est la marchandisation des objets, des expériences et des événements, soit la transformation de ces éléments en marchandises propres à la consommation (Abercrombie et Longhurst, 1998). Le sexe n'est pas exclu comme forme d'objet de consommation. Weeks (1985) parle de la société de consommation comme offrant plusieurs possibilités de choix en matière de sexe et permettant l'assouvissement rapide du désir. Les représentations offertes sur le sexe peuvent par contre uniformiser les goûts en offrant des produits de consommation en accord avec les discours dominants sur la beauté, la désirabilité, le corps idéal, etc.

Efficacité et rapidité de consommation font également partie du menu d'une telle société; les gens sont occupés à produire, ils manquent de temps, et la réponse aux besoins se doit d'être immédiate. Dans les récits des participants, la pornographie représente un objet de consommation qui offre justement la réponse rapide et efficace à un besoin sexuel; elle fournit le sexe à la carte où l'individu est libre de choisir ce qu'il veut et quand il le veut en fonction de ses besoins.

Les gens voulant sans cesse de nouveaux signes sur le sexe, ils doivent constamment renouveler leurs sources de satisfaction afin d'assurer un plaisir calculé qui constitue une gestion actuarielle d'eux-mêmes et de leurs plaisirs. C'est dans ce contexte que, selon Arcand (1991), l'industrie pornographique se donne comme mandat d'être « plus forte, plus brillante, plus rapide, plus directe, plus explicite et plus grossière que la concurrence » (p. 172, traduction libre). La société de consommation est également axée sur le ludique et la pornographie est vue à travers les récits des participants comme un objet de divertissement, un passe-temps, quelque chose à faire quand on s'ennuie. Ce discours est en accord avec les impératifs d'une société de consommation et du spectacle où la représentation sexuelle est utilisée comme tout autre objet pour passer le temps ou se divertir.

Un certain discours utilitariste est également ressorti dans les récits des participants. Raoul (44 ans, Q), par exemple, parle de la pornographie comme étant « commode », lui permettant de « jouir rapidement ». La pornographie représente donc un outil utile pour se satisfaire sexuellement mais également un outil pour explorer les fantasmes. Rappelons que pour la majorité des participants, un fantasme est quelque chose qu'ils souhaitent reproduire dans le réel. La pornographie, bien plus qu'un outil de satisfaction, représente une « boîte à fantasmes » dans un contexte où les participants ont mentionné utiliser de moins en moins leur imaginaire. En effet, pas besoin de penser ou d'imaginer, la pornographie est là pour les aider à leur donner des idées, leur montrer les possibilités en matière de sexe entre hommes. Dans un contexte de consommation où la nouveauté est constamment recherchée, la pornographie est utile pour donner des idées et se trouver du nouveau matériel pour fantasmer.

Discours dominant sur la santé

Dans une société de consommation individualiste, la santé est privilégiée mais elle est également la responsabilité de chacun. Parallèlement au désengagement de l'État en matière de santé dans les sociétés néolibérales s'est répandue l'idée de la

responsabilité personnelle en matière de santé. L'autogestion de sa santé est perçue comme une réelle possibilité. Deux notions-clés sous-tendent le discours prédominant sur la santé : le « santéisme » (« *healthism* ») et l'individualisme. D'après Crawford (1980) et Kirk et Colquhoun (1989), on peut se représenter le « santéisme » comme un ensemble d'idées et de pratiques qui construisent la santé en tant que marchandise, et l'« individualisme » comme un assortiment d'idées et de pratiques qui supposent qu'une personne agira toujours dans son intérêt personnel. Or, lorsque ces deux notions sont utilisées en tandem, on ne peut que concevoir l'actualisation de la santé comme étant principalement la responsabilité de chaque individu. Une culture « santéiste » offre des recommandations de consommer des produits, des services et des pratiques liés à la santé pendant toute sa vie.

Comme le mentionne Lupton (1995), les discours sur la santé visent « à construire et à normaliser un certain type de sujet; un sujet autonome, axé sur l'amélioration de soi-même, un sujet qui se gère et se régule tout seul, un sujet qui cherche le bonheur et la santé » (p. 11, traduction libre). Les forces de régulation sont multiples et diffuses; elles servent à produire un sujet docile, apte à se soigner par lui-même afin de répondre aux impératifs de la santé. La surveillance de soi et de sa propre santé (et des comportements qui influencent cette dernière) devient dès lors la responsabilité des individus. La façon de véhiculer des messages « santéistes » met bien souvent l'accent sur l'acquisition de connaissances. On suppose que plus les gens ont de connaissances, plus les changements comportementaux pourront s'observer (Lupton, 1995). Ainsi, une fois l'individu « instruit », on présuppose qu'il mettra en application son nouveau bagage de connaissances. S'il ne le fait pas, on le blâme pour ses problèmes de santé, ces derniers étant rapidement associés à de mauvaises habitudes en matière de santé (Lupton, 1995).

Rappelons que les participants ont mentionné utiliser la pornographie comme instrument qui les aide à se reposer, se détendre, maîtriser des émotions négatives, libérer des tensions, fuir pendant un moment la réalité d'une société qui va trop vite et qui attend beaucoup de l'individu : la pornographie comme « pansement contre la tristesse », pour reprendre les termes d'Hugo (36 ans, Q). La pornographie est donc un outil de gestion de sa propre santé mentale et sexuelle en ce sens qu'elle sert de moyen (individuel) pour gérer son stress et se détendre. Bernard (39 ans, H) compare la pornographie à « boire un verre de vin », pour « libérer des frustrations » et pour se « sortir de son état normal pour un moment ». Fabrice (28 ans, Q) l'utilise pour se « faire plaisir » et « relâcher du stress ». Pour certains participants, la pornographie peut donc être utilisée à des fins sanitaires.

Discours contradictoires sur le risque

En ce qui concerne le discours autour de la notion de risque, les participants ont reproduit deux discours contradictoires. D'une part, les récits laissent poindre un discours dominant sur le risque où les participants s'imposent eux-mêmes des limites pour gérer le risque inhérent aux contacts humains et pour gérer l'inconnu, le danger émanant de cette part d'ombre qu'on ne peut pas prévoir. D'autre part, certains participants ont reproduit un discours alternatif ou « transgressif » face au discours dominant sur le risque en rejetant les prémisses des discours de santé publique sur la

nécessité du port du condom lors de relations sexuelles et même en érotisant la sexualité dite « à risque ».

Selon Beck (2006), le discours sur le risque est une rhétorique puissante au sein des sociétés modernes. Ce discours met l'accent sur le danger qui émerge de ce que l'on ne connaît pas, de ce qui peut être évité, du danger qui peut être anticipé. Les institutions imposent ainsi des limites aux droits et libertés individuels afin de protéger le public et donnent de cette manière l'impression que le risque, tout en pouvant être contenu, contrôlé et calculé, est omniprésent. Devant les risques divers auxquels l'individu doit faire face, l'incertitude peut se gérer par des comportements « sécuritaires » visant à minimiser ces risques. Bien que les institutions (gouvernementales, para-gouvernementales) s'occupent à parler de risque et à construire le risque, elles ne sont plus aptes, selon Beck, à garantir la sécurité des citoyens, ce qui engendre une perte de confiance en ces mêmes institutions. Par ricochet, l'imputabilité et la responsabilité pour gérer les risques en viennent à incomber à l'individu. En outre, les hommes gais ont fait l'objet de toute une rhétorique sur les risques associés à la propagation du VIH/SIDA et les récits des participants véhiculent cette notion de « l'autre » comme source potentielle de risque. Le risque, selon Lupton (1993), est vu comme une conséquence des choix individuels et l'individu doit donc gérer lui-même ses comportements pour se prémunir contre les « dangers » qui l'entourent. Celui qui risque est vu comme un être qui manque de contrôle ou de volonté, ou encore qui fait preuve de paresse (Lupton, 1993). On peut donc affirmer que, d'une certaine façon, les participants ont intégré et véhiculé un discours dominant sur le risque en mettant l'accent sur le souci de protéger leur propre santé (physique et émotive) en utilisant la pornographie comme outil de sexe « sans risque ». Les discours politiques et « santéistes » de la gestion du risque se sont donc infiltrés jusqu'aux comportements sexuels mêmes.

D'autre part, certains participants ont véhiculé un discours transgressif en ce qui concerne le risque. Ces individus se savent responsables de leur propre comportement et des conséquences qui peuvent en découler, mais ils font le choix de ne pas suivre la voie de la sécurité et du « contrôle » des sources de risque; ils adoptent ce que Beck (2006) nomme le « déni » comme réaction possible face au risque. Comme la pornographie est un moyen d'explorer l'extrême dans une société qui valorise la transgression (Arcand, 1991), elle verse dans l'excès et le risque. Certains participants ont donc véhiculé un discours subversif face au risque en se positionnant en faveur d'une pornographie qui véhicule des représentations dites à risque. La transgression du risque semble érotisée en ce qui concerne la pornographie gaie et ce discours subversif vient soutenir le fait que les sujets ne se positionnent pas nécessairement tous en faveur d'une gestion contrôlée et calculée du risque ou d'un comportement « adéquat » et sécuritaire afin de minimiser le risque.

Rappelons que pour certains participants, la pornographie est un moyen d'explorer et d'observer le risque ou à tout le moins un éventail de représentations considérées « à risque ». Pour Jim (41 ans, Q), la pornographie est utilisée pour explorer des pratiques extrêmes qui l'excitent sexuellement et, sans elle, il est conscient qu'il se mettrait peut-être lui-même à risque en tentant d'aller chercher sa

stimulation dans l'acte réel. Certains participants tiennent donc un discours subversif face au risque car ils utilisent la pornographie pour explorer ce dernier plutôt que pour s'en protéger. Le paradoxe ici est que pour plusieurs participants, la pornographie est utilisée pour explorer les fantasmes et le fantasme est pour la majorité des participants une chose à reproduire en réalité. La pornographie peut donc induire chez certains le goût du risque, tandis que pour d'autres, elle peut être un moyen de l'explorer sans passer à l'action.

Discussion

Notre étude exploratoire nous a permis d'apprécier dans quelle mesure la pornographie est utilisée pour des motivations qui vont au-delà de la pure satisfaction sexuelle. À travers les récits des participants, nous avons pu mettre en lumière le fait que leurs motivations rejoignent certaines perspectives théoriques. En effet, les motivations semblent appuyer la perspective théorique « pro-pornographie », spécialement en ce qui concerne la validation de l'homosexualité (Burger, 1995; Dyer, 1992; Green, 2000; Sherman, 1995; Stychin, 1992; Waugh, 1985) et l'éducation au « désir » (Dyer, 1994; Fejes et Petrich, 1993; Sherman, 1995) ou au « fantasme », pour être fidèle aux termes des participants. Les arguments « anti-pornographie » (oppression et objectivation de l'homme) ont été très peu présents dans les récits des participants. Nous pouvons donc soutenir que nos résultats sont en accord avec les idées d'une société de consommation et du spectacle en ce sens que la pornographie semble représenter un élément de la *scientia sexualis* dans une perspective d'utilisation « utilitariste ». Bien que certains éléments des récits des participants (par exemple la fuite, la protection contre l'autre) ne soient pas directement liés à un courant théorique spécifique, ils font écho à la perspective « pro-pornographie » en ce sens que la pornographie est utilisée selon des visées utilitaires et actuarielles. En effet, comme outil de gestion de santé mentale et comme outil pour gérer les risques inhérents aux rapports humains, la pornographie a son utilité.

Dans une perspective poststructuraliste, les individus sont définis comme étant les sujets des discours dans lesquels ils baignent et se construisent. De par le langage qu'ils portent sur un objet, ils reproduisent des discours qui prévalent dans leur milieu et culture. Nous avons pu identifier que les récits des participants nous présentent des sujets qui tiennent un discours alternatif sur la sexualité, des discours dominants sur l'individualisme, la consommation et la santé, et des discours contradictoires sur le risque. Partout imbriquée à ces discours est la notion de l'utilitarisme entourant la consommation de la pornographie. Ces discours et cet utilitarisme semblent faire partie intégrante du dispositif de sexualité au sens de Foucault : ils semblent être des éléments porteurs de la *scientia sexualis* qui s'occupe de mettre le sexe en discours. Ainsi les participants se construisent comme sujets relativement « normalisés » en tenant un discours par rapport à la pornographie qui met en valeur leurs pratiques sexuelles et peut leur offrir une forme de connaissance de ce que des hommes peuvent faire ensemble. Même s'ils font partie d'une minorité sexuelle et même si leur discours est alternatif par rapport à l'hétérosexualité comme norme sociale ambiante, ils ne se situent pas en marge de la société. La consommation de pornographie, utilisée comme moyen de gestion efficace de leur sexualité, comme objet de

consommation, comme outil qui « normalise » l'homosexualité et qui les aide à maî triser le risque, est motivée selon les participants par des impératifs prédominants dans la société qui les entoure. Nos participants se sont généralement construits comme des hommes « responsables » (ou qui ont intégré et véhiculé un discours de responsabilité individuelle), qui consomment un produit afin de gérer leur santé et les risques inhérents aux rapports humains.

À travers leur propos, nous avons pu relever l'utilisation d'un matériel discursif qui répond aux exigences d'une société de consommation où le sexe se consomme pour des motivations qui répondent elles aussi à des discours dominants. Dans le calcul coûts/bénéfices, les participants préfèrent gérer leur propre santé et leur solitude avec un produit de consommation qui leur permet de se protéger contre certains risques et d'explorer leur imaginaire. En ce sens, le sexe comme expérience vécue est remplacé par le sexe mis en discours (*scientia sexualis*), discours dont l'utilisation est motivée par des impératifs qui prévalent dans le climat social actuel. Nos participants se construisent donc comme des hommes seuls et individualistes qui, en recourant à la pornographie, ont le souci de prendre soin d'eux, de gérer eux-mêmes leur propre santé et d'éviter eux-mêmes certains risques. Le sexe est donc une action qui se contrôle de façon actuarielle, à l'aide d'un certain calcul, selon les constructions discursives des participants. Il s'agit d'un calcul sur les avantages et les désavantages de sortir et de rencontrer l'autre, sur la gestion de son stress et de sa santé ainsi que sur le risque en s'appropriant des discours dominants autour de ces notions mêmes. Dans un contexte où les gens consomment le sexe comme objet et où ils assument la responsabilité pour leur santé en plus de gérer les risques, le sexe est appréhendé à l'intérieur même du dispositif de sexualité au sens foucauldien : ce dispositif s'occupe de parler du sexe et de le maintenir au niveau discursif (*scientia sexualis*), l'éloignant ainsi de l'expérience sentie et ressentie (*ars erotica*). Le sexe a donc un statut discursif en ce sens qu'il demeure au niveau du discours. Les participants se sont construits comme sujets qui s'accommodent de plusieurs discours dominants quoiqu'ils se construisent également comme sujets qui ont le goût du risque, mais un risque qui demeure contenu au niveau des représentations.

Il a été démontré que les fantasmes peuvent influencer le comportement sexuel (Leitenberg et Henning, 1995). Nous pouvons dire que les participants consomment en quelque sorte un produit vecteur de risque mais qu'ils ne se construisent pas totalement en opposition face au discours dominant sur le risque : ils ont véhiculé un discours transgressif sur le risque mais ils se sont aussi construits comme sujets qui gèrent le risque en le consommant de manière « sécuritaire ».

Rappelons que les participants ont mentionné utiliser la pornographie par manque de l'autre, pour le remplacer et combler leur solitude. Cette solitude n'est pas étrangère à la société de consommation individualiste où les rapports sociaux s'effritent, où l'être humain se distancie de l'autre, se retrouvant à consommer des signes et des objets (Baudrillard, 1970; Debord, 1967). La pornographie est donc pour les participants une forme de « refuge », pour se rapporter à Arcand (1994). La majorité des participants ont affirmé utiliser la pornographie pour explorer et satisfaire leur sexualité. Ce thème est en lien direct avec la perspective utilitariste. La

pornographie, bien qu'elle soit utilisée comme outil d'exploration, n'est au fond qu'une exploration calculée qui ne relève aucunement de l'intimité, de la sensualité (Baudrillard, 1970) ou de l'apprentissage d'une sexualité partagée. La pornographie est dès lors un discours programmé à l'avance (Debord, 1967), un produit de consommation *déjà codé* pour le consommateur (Mayné, 2001). Par crainte de déranger l'autre, de se faire déranger par lui (Mayné, 2001) ou de sortir de sa zone de confort, on recherche un refuge dans la pornographie. La gratification sexuelle passe donc par soi-même, par l'image, par le signe qui remplace l'autre; cet autre que l'on fuit par peur d'un rejet émotif ou d'une contamination physique. Voilà donc l'ampleur du succès de la société de consommation : consommer des signes, confortablement chez soi, de façon efficace et utilitaire. Les participants ont mentionné utiliser la pornographie comme solution rapide, immédiate et facile pour répondre à un besoin sexuel. Par manque de temps dans une société empressée et exigeante, la pornographie relègue le sexe au rang de l'individuel et au confort de son chez-soi, contribuant ainsi à éloigner le sexe d'une expérience vécue et ressentie avec l'autre. La *scientia sexualis* (Foucault, 1976) triomphe dans une société du spectacle et de la consommation. On voit ici poindre des arguments de la perspective théorique utilitariste sur la pornographie gaie; celle-ci sert à quelque chose, elle répond en effet à un besoin, mais elle est également le reflet ou le symptôme de la société qui l'a créée et qui la maintient.

Autant contrôler ce que l'on souhaite voir comme signes, contrôler les objets culturels qui meublent son intérieur, d'où la multiplication des signes disponibles sur le sexe, d'où la *scientia sexualis* à l'œuvre où le sexe se consomme à la carte dans le confort de son individualité. Les participants ont également mentionné utiliser la pornographie pour assouvir leurs tensions et frustrations, pour se détendre. La pornographie est donc, dans une société de consommation, associée à un espace personnel pour la détente, mais ce n'est pas tant le sexe comme pulsion qui motive les individus que le sexe comme décharge du poids d'une société où l'aspect visuel des signes prédomine.

Les participants ont mentionné utiliser la pornographie pour explorer leurs fantasmes, pour se donner de nouvelles idées en matière de sexe. Encore ici, la recherche de nouveaux signes et objets est en rapport avec une société de la consommation et du spectacle. Le *déjà donné* (Debord, 1967) prend la relève de l'imaginaire. N'est-ce pas là le but ultime d'une société de la consommation et du spectacle que d'engendrer le nouveau et l'élever au rang de besoin?

Certains participants consomment davantage la pornographie lorsqu'ils sont enclins à des affects plus négatifs et dépressifs. La pornographie peut donc se vivre comme pansement ou comme moyen de fuite temporaire. En même temps, certains ont mentionné le côté sanitaire de la pornographie (santé physique puisqu'on évite la contamination possible par l'autre et santé émotive puisqu'on évite l'écorchure possible au contact de l'autre). Est-ce ici l'héritage d'un discours de santé publique autour des risques de propagation du VIH/SIDA qui appelle à la prudence face aux dangers que représente l'autre? L'autre fait peur et on doit s'en protéger pour rester en

santé. Mieux vaut être seul et productif que de risquer sa santé; mieux vaut rester seul chez soi et consommer ce qui est *déjà décidé*.

Les récits des participants révèlent une société prise dans ses discours sur le sexe (Foucault, 1976) et incapable de se doter d'un *ars erotica*. Le spectacle (c'est-à-dire la pornographie) comme substitut à l'expérience vécue et ressentie (Debord, 1967) est donc à l'opposé de l'*ars erotica* (apprentissage de la sexualité par le corps et ses plaisirs). Peut-on réellement et honnêtement parler d'éveil à la sexualité, de découverte et d'exploration à travers un médium qui montre le *déjà fait*, le *déjà fantasmé*, le sexe calculé?

Dans cette « frénésie individuelle de profit » (Baudrillard, 1970, p. 228), l'industrie du sexe « malbouffe » fait la loi. De voir la pornographie gaie comme partie prenante du dispositif de sexualité (même si ce dispositif occasionne une certaine marginalité par rapport à la norme d'hétérosexualité ambiante) nous permet de prendre position et d'affirmer qu'elle n'est nullement libératrice et ne fonctionne qu'à travers un cadre réducteur et codé à l'avance, à l'opposé de l'*ars erotica*. La pornographie n'est donc qu'un élément parmi d'autres du savoir-faire portant sur le sexe entre hommes. Mason-Grant (2004) est éloquent sur cette question lorsqu'il traite de la consommation de la pornographie :

Le cycle du désir érotique, de l'excitation et du soulagement est organisé de manière arrogante, exclusivement en fonction des besoins, désirs et engagement de l'auditoire. Alors l'utilisation routinière de pornographie peut appauvrir notre propre sensualité, la réduisant uniquement à la stimulation visuelle, aliénant ainsi l'ampleur de notre champ sensorimoteur. (p. 140)

Conclusion

Rappelons que les participants ont tenu un discours alternatif à la sexualité hétérosexuelle qui prédomine encore aujourd'hui en s'établissant comme norme. Gross (2001) soutient que les personnes gaies ont peu d'accès à des représentations positives portant sur eux et, bien souvent, cet accès ne survient que plus tard dans leur vie. La pornographie semble donc être un moyen crucial pour se retrouver (et se mettre en valeur) comme être sexué et sexuel. Néanmoins, on ne doit pas paraître surpris si elle est aussi utilisée pour des raisons reliées au risque et à la fuite. En effet, on la consomme pour éviter l'autre et les défis que poserait une rencontre. On la consomme pour gérer sa sexualité à titre individuel. La pornographie a peut-être effectivement permis à un certain moment de rendre visible les sexualités dites « marginales », mais à la lumière de nos résultats, il semble que ce qui traverse le terrain discursif qu'est la pornographie renvoie plus à des impératifs de gestion et de consommation, impératifs qui peuvent acheter la complicité des hommes gais et reproduire ainsi des discours dominants.

Suite à cette étude, nous estimons avoir apporté une contribution modeste à un domaine de recherche peu exploré. Notre cheminement de type exploratoire, donc inductif, nous a permis de documenter les motivations de consommation de pornographie en général sans toutefois pouvoir faire de comparaison entre les types

de pornographie utilisés. La pornographie n'est pas une entité homogène, et des recherches ultérieures pourront nous renseigner beaucoup plus sur ses dimensions matérielles et technologiques afin que nous puissions mieux comprendre pourquoi les individus choisissent un médium pornographique plutôt qu'un autre. Pour l'instant, avec un échantillon limité à quelques réseaux socio-sexuels obtenu par la méthode boule de neige, nous n'avons pas pu faire état de toutes les nuances possibles relatives à notre objet d'étude.

Nous estimons cependant que des chercheurs futurs pourraient combler cette lacune en ancrant leur analyse dans une forme ou un contenu pornographique particulier et en utilisant un échantillonnage plus systématique et sélectif qui fait état de la diversité des types de pornographie possibles. Nos résultats nous ont toutefois permis de mieux comprendre à quel point la consommation de la pornographie est complexe et doit être étudié en dehors d'une dichotomie de condamnation ou de célébration.

Remerciements

L'auteur principal souhaite remercier le Conseil de recherches en sciences humaines du Canada pour son soutien financier. Nous souhaitons également remercier chaleureusement les deux réviseurs du Journal pour leurs commentaires généreux sur la première version de l'article.

References

- Abercrombie, Nicholas, & Brian Longhurst. (1998). *Audiences*. London: Sage.
- Allik, Jüri, & Raelo, Anu. (2004). Individualism-collectivism and social capital. *Journal of Cross-Cultural Psychology*, 35(1), 29-49.
- Arcand, Bernard. (1991). *The jaguar and the anteater. Pornography and the modern world*. Toronto: McClelland et Stewart.
- Arcand, Bernard. (1994). Pornographie et pathologie sociale. In Fernand Dumont, Simon Langlois, et Yves Martin (eds.), *Traité des problèmes sociaux* (pp. 427-439). Québec : Institut québécois de recherche sur la culture.
- Attwood, Feona. (2002). Reading porn: The paradigm shift in pornography research. *Sexualities*, 5(1), 91-105.
- Attwood, Feona. (2005). What do people do with porn? Qualitative research into the consumption, use, and experience of pornography and other sexually explicit media. *Sexuality and Culture*, 9(2), 65-86.
- Baudrillard, Jean. (1970). *La société de consommation*. France : Denoël.
- Beck, Ulrich. (2006). Living in the world risk society. *Economy and Society*, 35(3), 329-345.
- Berlant, Lauren, & Michael Warner. (1998). Sex in public. *Critical Inquiry*, 24, 547-566.
- Bersani, Leo. (1988). Is the rectum a grave? In Douglas Crimp (Ed.), *AIDS: Cultural analysis, cultural activism* (pp. 197-222). Massachusetts : The MIT Press.
- Biernacki, Patrick, & Dan S. Waldorf. (1981). Snowball sampling: Problems and techniques of chain referral sampling. *Sociological Methods and Research*, 10(2), 141-163.
- Bronski, Michael. (1984). *Culture clash: The making of gay sensibility*. Boston: South End Press.
- Burger, John R. (1995). *One-handed histories: The eroto-politics of gay male pornography*. New York: The Haworth Press.
- Chatterjee, Bella Bonita. (2001). Last of rainmacs. Thinking about pornography in cyberspace. In David S. Walls (Ed.), *Crime and the Internet* (pp. 74-99). London and New York: Routledge.
- Crawford, Bridget. (1996). Gay does not necessarily mean good: A critique of Jeffrey Sherman's "Love speech: The social utility of pornography." *Journal of Gender and the Law*, 5(9), 9-20.

- Crawford, Robert. (1980). Healthism and the medicalization of everyday life. *International Journal of Health Services*, 10, 365-388.
- Debord, Guy. (1967). *La société du spectacle*. Paris : Gallimard.
- Deleu, Xavier. (2002). *Le consensus pornographique*. Paris : Mango Document.
- Duggan, Scott J., & Donald R. McCreary. (2004). Body image, eating disorders, and the drive for muscularity in gay and heterosexual men: The influence of media images. *Journal of Homosexuality*, 47(3/4), 45-58.
- Dworkin, Andrea, et Catherine A. MacKinnon. (1988). *Pornography and civil rights: A new day for women's equality*. Minneapolis: Organizing Against Pornography.
- Dyer, Richard. (1992). *Only entertainment*. New York: Routledge.
- Dyer, Richard. (1994). Idol thoughts: Orgasm and self-reflexivity in gay pornography. *Critical Quarterly*, 36(1), 49-62.
- Fairclough, Norman. (2003). *Analyzing discourse. Textual analysis for social research*. London and New York: Routledge.
- Fejes, Fred, & Kevin Petrich. (1993). Invisibility, homophobia and heterosexism: Lesbians, gays and the media. *Review and Criticism*, December, 396-422.
- Foucault, Michel. (1976). *Histoire de la sexualité I. La volonté de savoir*. France : Gallimard.
- Foucault, Michel. (1994). *Dits et écrits. Vol. 3*. Paris : Gallimard.
- Green, Larry. (2000). Pornographies. *The Journal of Political Philosophy*, 8(1), 27-52.
- Gross, Larry. (2001). Out of the mainstream: Sexual minorities and the mass media. In M. Gigi Durham, et Douglas M. Kellner (Eds.), *Media and cultural studies* (pp. 405-423). Malden and Oxford: Blackwell Publishers.
- Hammersley, Martyn, & Paul Atkinson. (1995). *Ethnography: Principles in practice*. London and New York: Routledge.
- Hardy, Simon. (2004). Reading pornography. *Sex Education*, 4(1), 3-18.
- Houellebecq, Michel. (1998). *Les particules élémentaires*. Paris : J'ai Lu.
- Kendall, Christopher N. (1993). Real dominant real fun! Gay male pornography and the pursuit of masculinity. *Saskatchewan Law Review*, 57, 21-58.
- Kendall, Christopher N. (1995). Gay male pornography: An issue of sex discrimination. *The Australian Feminist Law Journal*, 5, 81-98.
- Kendall, Christopher N. (1997). HIV/AIDS education and the (mis)representation of safe sex. *Alternative Law Journal*, 22(3), 130-132.
- Kendall, Christopher N. (1999). Gay male pornography/gay male community: Power without consent, mimicry without subversion. In Joseph A. Kuypers (Ed.), *Men and power* (pp. 195-213). New York: Prometheus Books.
- Kendall, Christopher N. (2004). Educating gay male youth: Since when is pornography a path towards self-respect? *Journal of Homosexuality*, 47(3/4), 83-128.
- Kirk, David, & Derek Colquhoun. (1989). Healthism and physical education. *British Journal of Sociology of Education*, 10(4), 417-434.
- Leitenberg, Harold, & Kris Henning. (1995). Sexual fantasy. *Psychological Bulletin*, 117(3), 469-496.
- Levine, Martin P. (1998). *Gay macho: The life and death of the homosexual clone*. New York: New York University Press.
- Lewis-Beck, Michael S., Alan Bryman, & Tim Futing Liao. (2004). *The Sage encyclopedia of social science research methods*. Thousand Oaks, London, New Delhi Sage.
- Lips, Hilary M. (1997). *Sex and gender. An introduction*. Mountain View: Mayfield Publishing Company.
- Lupton, Deborah. (1993). Risk as moral danger: The social and political functions of risk discourse in public health. *International Journal of Health Services*, 23(3), 425-435.
- Lupton, Deborah. (1995). *The imperative of health: Public health and the regulated body*. London, Thousand Oaks, New Delhi: Sage.
- Lussier, André. (2002). Fétichisme. In Alain DeMijolla (ed.), *Dictionnaire international de la psychanalyse* (pp. 604-606). Paris : Calmann-Lévy.

- Mason-Grant, Joan. (2004). *Pornography embodied. From speech to sexual practices*. Oxford: Rowman & Littlefield Publishers.
- Mayné, Gilles. (2001). *Pornographie, violence obscène, érotisme*. Paris : Descartes et Cie.
- Norton, Jody. (1998). Invisible man: A queer critique of feminist anti-pornography theory. *Sexuality & Culture*, 2, 113-124.
- Paillé, Pierre, et Alex Mucchielli. (2003). *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris : Armand Colin.
- Pendleton, David. (1992). Obscene allegories: Narrative, representation, pornography. *Discourse*, 15(1), 154-168.
- Perron, Roger. (2002). Fantasma. In Alain DeMijolla (Ed.), *Dictionnaire international de la psychanalyse* (pp. 576-578). Paris : Calmann-Lévy.
- Phillips, Louise, & Marianne W. Jørgensen. (2002). *Discourse analysis as theory and method*. London: Sage.
- Ploton, Frédéric. (2004). *Peut-on apprendre la sexualité dans les films X?* Grolley : Les Éditions de l'Hèbe.
- Ravel, Barbara, & Geneviève Rail. (2007). On the limits of "gaie" spaces: Discursive constructions of women's sport in Quebec. *Sociology of Sport Journal*, 24(4), 1-15.
- Rubin, Gayle. (1995). Misguided, dangerous and wrong: An analysis of anti-pornography politics. In Gail Dines et Jean McMahon Humez (Eds.), *Gender, race and class in media. A text-reader* (pp. 244-253). Thousand Oaks: Sage.
- Schwandt, Thomas A. (2001). *Dictionary of qualitative inquiry*. Thousand Oaks, London, New Delhi: Sage.
- Sedlack, Richard Guy, & Jay Stanley. (1992). *Social research: Theory and methods*. Needham Heights: Allyn and Bacon.
- Sherman, Jeffrey G. (1995). Love speech: The social utility of pornography. *Stanford Law Review*, 47, 661-705.
- Sim, Stuart. (2001). *Introducing critical theory*. Royston: Totem Books.
- Stoltenberg, John. (1990). Gay and the pornography movement: Having the hots for sex discrimination. In Michael S. Kimmel (Ed.), *Men confront pornography* (pp. 248-262). New York: Crown Publishers.
- Stychin, Carl F. (1992). Exploring the limits: Feminism and the legal regulation of gay male pornography. *Vermont Law Review*, 16, 857-900.
- Van Dijk, Teun A. (2001). Critical discourse analysis. In Deborah Schiffrin, Deborah Tannen, et Heidi E. Hamilton (Eds.), *The handbook of discourse analysis* (pp. 352-371). United Kingdom: Blackwell Publishing.
- Watney, Simon. (1997). *Policing desire: Pornography, AIDS and the media*. Minneapolis: University of Minnesota Press.
- Wagh, Tom. (1985). Men's pornography: Gay vs. straight. *Jump Cut*, 30, 30-36.
- Weeks, Jeffrey. (1985). *Sexuality and its discontent. Meanings, myths and modern sexualities*. London: Routledge & Kegan Paul.
- Wilton, Tamsin. (1997). *EnGendering AIDS, deconstructing sex, text and epidemic*. Thousand Oaks, New Delhi: Sage.
- Wood, Linda A., & Rolf O. Kroger. (2000). *Doing discourse analysis. Methods for studying action in talk and text*. Thousand Oaks: Sage.